

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Bureau : Grande Rue St. Jacques No. 22.

Abonnement : \$4 par année pour les Canadas, \$5 pour l'étranger. On ne recevra pas d'abonnement pour moins d'un semestre.

# L'ARTISTE,

Annonces. Six lignes et au-dessous, 10 insertion, \$1. Pour chaque insertion subséquente, \$00 40.

Pour annonces, abonnements, paiements, s'adresser par lettres affranchies à M. T. Ducharme, agent-général. Pour tout ce qui concerne la rédaction, écrire franco à Paul Stevens.

## JOURNAL RELIGIEUX, CRITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET MUSICAL.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

VOLUME I.

No. 1.

PROPRIÉTAIRES,

PAUL STEVENS, CHS. W. SABATIER, ET ÉDOUARD SEMPÉ,

RÉDACTEURS.

### A V I S.

La Rédaction prend la respectueuse liberté d'informer les personnes qui recevront l'*Artiste*, que ce journal n'étant pas politique ne doit rien payer aux maîtres de poste qui le délivreront; et de plus que toutes celles qui l'ayant reçu, ne l'auront pas renvoyé dans les huit jours, seront considérées bien et dûment abonnées.

MONTREAL, 10 MAI 1860.

### PROSPECTUS.

En fondant ce Journal, nous avons l'honneur d'annoncer au public que nous réalisons le vœu de plusieurs citoyens éclairés et d'initiative qu'inspirent l'amour du pays et le désir de voir s'y propager d'une manière sérieuse et rapide le culte des lettres et des beaux-arts.

Ils ont bien voulu avoir foi en nous, et ne pas douter que nous saurions toujours nous maintenir à la hauteur de la mission que nous impose notre but.

Dans un pays comme le nôtre où la Littérature et l'Art viennent à peine de sortir du berceau et ont besoin de grandir, pour tous ceux qui savent tenir une plume, une lyre ou un pinceau, travailler à cette œuvre est un devoir. Les éléments ne manquent pas, il ne s'agit que de les réunir.

Le Canada peut prouver à son tour que son sol n'est pas infécond, et montrer à la vieille Europe que lui aussi a ses littérateurs, ses musiciens et ses poètes.

Ainsi que l'indique le titre de notre Journal, nous voulons être chrétiens dans toute la sincérité de notre cœur. Instruire en intéressant, plaire sans flatterie, encourager le bien, l'éclairer dans sa marche, critiquer tout clinquant, tout ce qui sonne faux, tout ce qui s'écarte des pures traditions de l'art, entraver le mal dans sa route, aider sans relâche et de toute la puissance de nos forces au progrès du beau et au maintien des saines doctrines, tel sera le terme de nos constants efforts.

Aujourd'hui qu'on parle d'attirer sur ces bords une émigration nombreuse, nous voulons apprendre à nos frères d'outre-mer qu'ils trouveront sous ce ciel, un champ dont la culture ne sera pas ingrate, des cœurs ardents, des mains amies qui sympathiseront avec eux et les aideront.

Chaque numéro du journal, outre les articles de critique et de variétés contiendra une COMPOSITION MUSICALE entièrement inédite, avec ou sans paroles. Nous nous interdrons toute personnalité de bas étage, toute exagération dans le blâme ou l'éloge; et l'impartialité la plus complète présidera toujours à la rédaction.

L'abonnement sera de QUATRE DOLLARS par année, payables par semestre.

On ne pourra s'abonner pour moins de six mois.

Le Journal accueillera les annonces.

PAUL STEVENS,  
CHS. W. SABATIER,  
ÉDOUARD SEMPÉ.

### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Avant de commencer une œuvre aussi difficile, aussi sérieuse, il est bon, croyons nous, de jeter un coup d'œil rapide sur l'état des lettres et des arts en ce pays, et d'expliquer franchement, loyalement, à la face de tous, les motifs qui nous amènent sur la scène publique.

Notre littérature, on en conviendra sans peine, est encore un tout jeune enfant qui vient à peine de quitter le berceau et le biberon. Depuis quelque temps seulement, il essaie ses premiers pas sous l'œil vigilant de nos bons pères, et peu à peu, petit à petit, grâce à leurs soins paternels, il pourra marcher tout seul. Sans aucun doute s'il continue à se développer ainsi, sa virilité sera féconde, mais nous craignons malheureusement pour lui la folle tendresse d'une mère aveugle qui pourrait très bien l'étouffer sans s'en douter le moins du monde.

Cette mère folle et aveugle qui s'obstine à fermer les yeux sur les défauts de son nourrisson et admire jusqu'à ses vices; cette mère coupable qui élève un enfant gâté qui plus tard se retournera contre elle et la frappera, c'est la critique indulgente et lâche.

Pauvre et malheureuse critique! Depuis quelques années on ne saurait croire jusqu'à quel point elle a perfectionné la stupidité, et quels effroyables démentis elle a donnés, sans vergogne, à la vérité et au bon sens! Que de couronnes n'a-t-elle pas tressées pour les jeter à la tête d'audacieux auteurs de brochures aussi malsaines qu'indigestes, aussi pauvrement écrites que mal inspirées?

Et aujourd'hui encore, malgré les progrès incontestables de la littérature, qu'un écolier à peine affranchi de la férule, et sorti du collège—crevant de versions et empaillé de thèmes latins—vienne en public étaler avec plus d'aplomb que de dignité des lambeaux de pourpre cousus de fil blanc, qu'il a pillés, à droite et à gauche, chez les Anciens ou les Modernes; eh bien! la critique, cette critique intelligente et éclairée élèvera le disciple aussi haut, plus haut peut-être que le maître venu à son tour, devant ce même public, avec toute l'autorité du talent créateur et d'études longues et consciencieuses?

Aussi sont-ils merveilleux les résultats qu'à produits cette critique honnêtement bête, loyalement idiote. Il n'est pas de si petit orateur, parmi nous, qui ne se croie au moins un Berryer ou un Lacordaire, il n'est pas de si piètre écrivain qui ne s'imagine serrer de près les Montalembert et les De Maistre, et nous avons vu, spectacle inouï que les sociétés futures auront de la peine à croire!—nous avons vu, ce qu'on appelle vu, des hommes obéissant à une perversité littéraire dangereuse pour le pays, dresser de leur vivant, leur propre apothéose, et

après s'être taillé une niche dans une espèce de panthéon, s'y percher grotesquement aux regards ébahis de la foule.

O critique où étais-tu ?

Si nous voulions sonder plus avant, nous trouverions encore que ce sont les louanges exagérées qui ont créé tous ces myrmidons de la littérature et de la politique, toutes ces vanités affamées et pédantesques qui prétendent réformer le gouvernement et la société, et battent en attendant le pavé de nos villes et les colonnes de certains journaux, en faisant souffrir tout le monde.

Ce que nous disons de la littérature, nous pouvons l'appliquer à la musique. Nous y retrouvons, avec le même dévouement la même critique choyant, caressant, écrasant de jurons inglorieuses le crétinisme et le génie.

Quant à notre peinture, elle persiste à rester sous le ciel bleu de l'Italie.

Le tableau que nous venons d'esquisser à grands traits n'est guère flatteur ; nous maintiendrons cependant qu'il est rigoureusement vrai et fidèle, et dussent les vérités que nous tenons dans les mains, nous brûler jusqu'aux os en éclairant nos frères, nous n'en aurons pas moins le courage de promener le flambeau parmi les ténèbres, prenant au collet les voleurs de leur nom et leur faisant rendre une gloire usurpée et volée au génie ; encourageant, conseillant ceux-ci, admirant ceux-là.

A de certaines heures, il est bon qu'il y ait certains dévouements qui fassent honte à certaines lâchetés d'âme et de conscience ; l'Histoire est là qui le prouve, et nous avons foi dans l'Histoire.

Nous le demandons : N'est-il pas temps, n'est-il pas plus que temps que l'on travaille sérieusement à opposer une digue solide au flot envahisseur de ces productions absurdes qui se traduisent en littérature par certains pamphlets, en musique par d'odieux tapotages, et en peinture par un déplorable abus du vert ?

Lorsque nous voyons, chaque jour, d'audacieux saltimbanques, ennemis déclarés de la littérature et de l'harmonie réunir, dans une union fraternelle, leurs coupables efforts pour fausser et corrompre à tout jamais le bon goût et les saines traditions, n'est-ce pas le devoir de tous ceux qui aiment sincèrement l'art et leur pays de pousser le cri d'alarme, de monter vaillamment sur la brèche et de crier à ces ennemis :

Vous n'irez pas plus loin !

Nous ne serons pas seuls dans cette sainte croisade. Il y a sur ce sol, Dieu merci ! assez de nobles cœurs, assez de plumes intrépides et bien inspirées qui entendront notre appel et viendront se rallier autour de notre drapeau.

Tous ceux qui n'ont pas le cœur dans le ventre, tous ceux qui ont le sentiment du beau, tous ceux qui comprennent que les appétits de la matière sont ceux de la brute, et que les aspirations de l'esprit sont celles de l'homme qui a conscience de sa dignité et de sa mission, encourageront et seconderont nos efforts.

Nous faisons donc un appel au pays. A nous les vaillants cœurs qui ont voué un culte à l'art pur, à l'art vrai, et qui répudient les prostitutions de l'intelligence et ses monstruosité stériles. A nous les jeunes hommes qui, dédaigneux des idées d'autrui, sauront féconder les leurs en exploitant le vaste champ de nos glorieuses légendes

encore ensevelies dans un honteux oubli. A nous tous ceux qui savent tenir une plume.

Nos colonnes leur sont ouvertes toutes grandes ; et bientôt, grâce à leur généreux concours et à nos efforts, nous pourrions dire à la France, avec un légitime orgueil : nous n'avons pas dégénéré.

PAUL STEVENS.

#### VARIÉTÉS.

##### PROMENADE DANS LA RUE NOTRE-DAME.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; telle est la réflexion que je faisais l'autre jour, en suivant d'un pas lent et oisif la longue rue Notre-Dame. Il y a tout au plus trois semaines, la glace couvrait encore de son froid linceul ce même sol dont la poussière joue avec la brise et qu'un radieux soleil colore de ses feux renaissants. Naguère, des tapis de neige sous nos pieds, dans l'air une température à faire éclore des ours blancs, des avalanches mal apprises tombant du haut des toits, sans crier : gare, sur le piéton inattentif, des traîneaux filant comme des sylphes avec leurs symphonies de clochettes, de gracieuses figures emmaillottées dans des nids d'hermine ou de vison. Aujourd'hui la scène a changé et le spectacle d'hier n'est déjà plus qu'un souvenir. La glace est devenue rivière, le traîneau dort sous la remise auprès de ses clochettes silencieuses, l'hermine détronée git appendue dans les poudreux bas-fonds de la garde-robe, et l'hiver recueillant, comme de saintes reliques, dans les plis de son manteau en loques ses glaçons amaigris et mutilés, leur a dit : *haur bonum hic nos esse* : mes enfants, il n'est pas bon pour nous de rester en ces lieux ; levons le pied et changeons de patrie.

Mai a exilé Décembre : aux acres piquées de l'autan a succédé l'haleine des zéphyrs. Ainsi vont les choses de ce monde ; le deuil après la joie, après les larmes, le sourire et les fêtes. Autour de moi, je ne voyais que des visages épanouis et des lèvres souriantes, sur ma tête, que des flots d'azur et des rayons de lumière. Calèches aux roues brillantes et rapides, négociants affairés, avocats, jeunes filles et enfants, le monde entier allait, venait, passait et repassait encore sous mes yeux, comme une tournante fantasmagorie, avec ses préoccupations, son insouciance, sa splendeur et sa gaieté. Pas un front qui fût soucieux ou rembruni ; quand l'hiver a plié sa tente, la tristesse n'est plus de saison et les pleurs s'envolent sur l'aile des frimas. Je regardais et tout m'apparaissait pur et radieux comme le papillon diapré nouvellement éclos des limbes de la chrysalide ; c'est que la fée du printemps était sortie de son sommeil, le front couronné de perles et de guirlandes ; à son coup de baguette, la nature se transforme, les champs reprennent leur parure, l'atmosphère ses parfums, et alors, tout respire sous les cieux l'harmonie, la fraîcheur et la beauté : l'oiseau comme la rose, la rose comme l'oiseau, les femmes comme les oiseaux et les roses.

J'étais en verve d'observations poétiques, lorsqu'ayant abandonné le trottoir en faveur d'une crinoline qui accaparait à elle seule la place de huit hommes rangés en bataille, je me sentis vivement heurté au coude par le brancard d'un véhicule qui brûlait le pavé ; pour comble d'infortune, ce véhicule était un cab !... un cab ! le cauchemar de mes nuits et l'épouvantail de mes veilles ! Quel est donc le monstre à face humaine qui a poussé la haine de ses semblables jusqu'à inventer le cab ? je n'en ai usé qu'une fois, mais la leçon a suffi, et comme le corbeau de la fable, j'ai juré qu'on ne m'y prendrait plus. A peine est-on assis dans ces caisses roulantes, qu'on se demande à la résistance des coussins, s'ils sont rembourrés avec des épis de blé-d'inde ou des noyaux de pêches ; mais c'est surtout, quand vous roulez dans l'es-

pace au milieu des soubresauts et des cahottements, que vous jetez à l'inventeur l'anathème de vos plus cordiales malédictions. Dès ce fatal instant, vous n'êtes plus qu'une balle élastique que se renvoient deux banquettes et une éclatante incarnation du mouvement perpétuel.

Si l'inquisition vivait encore, à coup sûr elle mettrait le cab au rang de ses tortures, et certes, il ne serait pas la moins cruelle. Dans ton antre, dit au lion malade le renard de Lafontaine, je vois fort bien comme l'on entre, et ne vois pas comme on en sort.

Dans ton antre, dirai-je au cab, je vois fort bien comme l'on entre, *mais sais aussi comme on en sort.* C'est pour cela que je ne veux plus y rentrer.

Après avoir épousseté la boue dont m'avait gratifié la perfide voiture, je poursuis sans rancune ma route solitaire et je rencontre un héros du Sport qui caracole avec les bottes de Don Quichotte sur une rossinante poussive ; les côtes du pauvre animal que je pus compter à l'œil nu à travers son épiderme, me firent supposer que son avare maître le nourrissait de cercles de barriques.

A quelques pas, une jeune fille toute simplette, arrêtée devant un riche étalage de modes exotiques, contemplant d'un œil d'envie d'éblouissants chapeaux à plumes et de fastueuses broderies... "que cette robe de moire antique est belle ! que ces dentelles feraient bien au bord de mon corsage ! si Arthur me voyait sous ce coquet chapeau, il me trouverait bien plus jolie...." Telles devaient être les pensées secrètes de son cœur à la vue de ces hochets.

Plus loin, un jeune freluquet, de neuf tout habillé, ciré, ganté, musqué, frisé, pommadé, jouant d'une main avec sa longue chaîne d'or en chrysocale, de l'autre, avec un jonc dont l'authenticité me parut contestable, et armé d'un lorgnon à travers lequel il voyait beaucoup moins qu'il n'aurait vu sans lui, dardait ses avides regards dans la vitrine d'un artiste capillaire : "Ces tresses, semblaient lui dire les perruques qu'il admirait, ces tresses chatoyantes que tu vois serpenter en rubans d'ébène sur les épaules de ta future moitié, sont peut être la propriété d'une autre tête, ces lèvres si roses et cet albâtre si pur sont peut-être de l'éclat postiche et de contrebande ; pourquoi t'arrêtes-tu, insensé ! au lieu de courir au rendez-vous que tu as promis?... Adieu toute fois et bon ménage... Si jamais ton idole a besoin de ravitailler sa chevelure et sa fraîcheur, donnez-nous ta pratique ; nous sommes garanties bon teint, et te servirons dans les prix doux."

A peu de distance, un bambin de dix ans, dont les yeux ébahis roulaient dans leurs orbites comme deux boules de loto, était en extase devant une boutique de joujoux : l'expression de sa physionomie parcourait toutes les gammes de la stupéfaction ; tout lui paraissait splendide, mais ce qui allumait avec le plus d'ardeur son enfantine convoitise était la bosse pyramidale d'un polichinelle accroché à la devanture du magasin. Le décrocher, le mettre dans sa poche, le marmot l'eût fait volontiers, mais il n'avait pas une cope et son papa qu'il suppliait avec larmes, lui répondait : "Si tu es bien sage, je te l'achèterai au jour de l'an."

Pères de famille, ne refusez jamais un pantin à vos enfants, car il est le pédagogue de la vie, et l'homme le mieux applaudi sur la scène du monde est celui qui joue le mieux aux marionnettes.

L'histoire de l'antiquité nous raconte qu'on voyait souvent des peuplades entières chassées par l'invasion ou des fléaux épidémiques, abandonner le foyer de leur naissance, et courir vers une autre patrie, emportant avec elles leurs dieux lares, leurs statues et la cendre de leurs pères. Sauf les dieux lares et la dépouille des ancêtres, Montréal offre en ce moment l'image de ces grandes scènes endormies sous les siècles. Je veux parler des déménagements. Quoi de plus curieux que ces caravanes de charrettes qui se croisent dans nos rues

avec des pyramides hétérogènes de vieux meubles et de poudreux tableaux ! Rien n'est délaissé dans ces solennelles occasions, et en cela nous sommes supérieurs aux anciens. Dans sa fuite d'Ilium qui ne fut autre chose qu'un déménagement forcé, le pieux Enée, dit la chronique, n'avait rien oublié, si ce n'est sa femme, mais aujourd'hui, dans ses changements de domicile, le mari marche avec son épouse, et quand le convoi se met en branle, la famille est là, attentive et au complet. suivant d'un pas lent et religieux la maison qu'chemine. Je regardais défilier ces interminables bataillons de ménages ambulants, lorsque mon attention fut tout-à-coup détournée par un cri de douleur. C'était le cri d'une blonde enfant de la Tamise qu'avait gauchement inondée un de ces tritons de l'édilité chargés de par la loi d'entretenir sous les pas de la foule la fraîcheur et la rosée du matin. Comme je lui reprochais sa peu galante maladresse : "Dam ! me répondit-il, de quoi se plaint-elle ? le printemps n'est-il pas l'époque où l'on arrose les fleurs ?"

Cette répartie que je n'attendais pas me laissa convaincu.

J'arrivai enfin à la Place d'Armes, en face de ces grandes tours de Notre-Dame qui semblent sourire à la gondole du St. Laurent, comme sous un autre ciel, leurs sœurs aînées, à la gondole de la Seine.

Devant l'escalier en pierres dont les proportions mesquines ne correspondent guère avec la masse imposante de la basilique, stationnaient deux voitures ; l'une, sombre et voilée de tentures funèbres, l'autre, pimpante et gracieusement décorée de fleurs et de rubans ; vous l'avez deviné : un corbillard et une calèche de noces, un enterrement et un mariage... cette coïncidence fortuite m'inspira des réflexions tout imprégnées de tristesse.

Ce cercueil sur lequel allait bientôt résonner la pelletée de terre du fossoyeur était peut-être le cercueil d'une jeune fille, riche d'espérance et de beauté, à qui souriait le monde et qu'il encensait de ses hommages. Elle aussi peut-être, gardait dans le sanctuaire de son cœur une affection pure et silencieuse, fleur sans tache qu'elle espérait voir rayonner un jour au pied des autels sous la forme d'une blanche couronne, mais à qui la mort ne permit pas d'éclorre. Telles étaient les mélancoliques rêveries qui m'absorbaient, quand je vis sortir en même temps par les deux issues du Saint Temple, d'un côté, la bière et son cortège mortuaire, de l'autre, les deux nouveaux mariés, des éclairs de joie dans le regard. Ils passèrent souriants auprès de moi, et s'élançèrent dans leur char de triomphe, savourant déjà les délices de cette nouvelle existence dont le premier soleil est toujours si plein de charmes et si radieux.

"Soyez heureux, leur dis-je du fond de l'âme, et que la Providence vous préserve longtemps encore du corbillard que vous heurtez en passant."

EDOUARD SEMPÉ.

#### HORTICULTURE.

Les lumières se répandent en Canada avec rapidité et toutes les classes de la société sont appelées à participer au bienfait de leur propagation. Jusqu'à ce jour la culture des beaux-arts était astreinte à nos villes principales, et encore le monde des artistes se composait-il à peine de quelques amateurs, choisis exclusivement dans la classe opulente, qui, semblait-il, avait acheté du talent le droit de monopoliser le beau. Les fondateurs de l'Artiste veulent avoir raison d'un pareil abus, en mettant à la portée de tous, les compositions musicales de Sabatier, l'un des grands maîtres Français, quelques compositions littéraires, des appréciations des chefs-d'œuvres antiques et modernes des peintres célèbres, en un mot en allant chercher l'art partout où il se trouve, pour le vulgariser, dans les cahiers du musicien, dans les cartons du peintre, sur les feuilles du poète, sur la planche de l'architecte,

dans la ville et la campagne, sous les riches tentures de nos salons et sous les frais ombrages de nos bois, dans les brillantes parures de nos fêtes de nuit et dans le costume pittoresque de la fille des champs, dans l'ensemble harmonieux et entraînant d'un chant d'opéra et dans le gai refrain d'un chant villageois, dans la savante construction d'une voie ferrée franchissant les vallées, les rivières, même les fleuves et dans le tracé d'un sentier de la forêt, évitant les obstacles dans ses contours gracieux et traversant quelque fois sur un tronc d'arbre abattu par le hasard, le ruisseau dont l'onde pure s'éloigne en murmurant. Ces tableaux de la nature, "l'Artiste" les a compris et il a voulu que le grand maître qui sait donner aux fleurs leur brillant coloris eût une place pour ses œuvres dans les colonnes de notre journal sous le titre Horticulture.

Nous avons été chargé spécialement de cette partie de la rédaction et nous avons accepté cette tâche malgré ses difficultés, car nous avons vu dans la fondation de "L'Artiste" un moyen de donner à nos campagnes un compte-rendu exact des progrès réalisés dans les Arts par les villes, et de faire disparaître ainsi toutes les raisons de se plaindre de l'isolement de résidence de campagne pour tout ce qui touche aux beaux-arts. Aujourd'hui cet isolement n'existe plus et ne peut plus être une objection à la carrière agricole, car si les journaux quotidiens s'occupent exclusivement des questions politiques ou des fluctuations du commerce, *L'Artiste* de son côté, ne s'occupera point des unes et peu des autres pour donner plus d'espace aux sujets moins sérieux, mais non moins intéressants qu'il publiera à l'adresse de la plus jolie moitié de ses lecteurs. A l'avenir, grâce à *L'Artiste*, les dames de nos villes n'auront donc plus le privilège exclusif d'être les seules à informer leurs amis moins favorisés de la campagne, des nouvelles locales de Montréal ou de Québec. Et il y a pour nous dans ce résultat non-seulement une garantie de succès pour la publication de *L'Artiste*, mais encore une objection très sérieuse de moins contre la résidence à la campagne de la part des familles de nos propriétaires instruits.

Dès longtemps, nous avons insisté dans "l'Agriculteur" sur la nécessité de fixer nos propriétaires à la campagne afin d'y retenir les intelligences et les capitaux qui tous les jours quittent les champs pour aller à la ville. Cette nécessité est bien comprise, mais nous en sommes au chapitre des moyens dont la solution offre encore les difficultés les plus sérieuses. Pour nous, il se résume tout entier dans l'anoblissement de la carrière agricole, de manière à en faire une profession, marchant l'égale des autres professions dites libérales. Et pour arriver à ce résultat il ne faut rien moins qu'un système d'enseignement complet avec lequel l'agriculture devient un art, une science, mais sans lequel elle n'est qu'un métier. A ce point de vue, *L'Artiste* sera donc pour notre agriculture un auxiliaire, puisqu'il contribuera pour sa part à rendre plus acceptable la résidence à la campagne égayée par ses comptes-rendus, et les faits divers de nos villes.

Comme nous nous adressons surtout aux dames de la campagne, nos lectrices nous permettront quelques fois des digressions sur le charme de leurs occupations journalières, les plaisirs de la vie rurale. Nous savons que si quelques unes d'elles comprennent combien la vie des champs est douce et honorablement lucrative, le plus grand nombre l'envisage comme un malheur; combien d'hommes de talents, dégoutés de l'agitation du monde, et dégagés de l'ambition inquiète qui tourmentait leur jeunesse, tourneraient leurs regards vers la vie champêtre, où leur activité trouverait, son application, s'ils ne trouvaient dans leur femme un invincible éloignement pour un genre d'existence dont elles ne soupçonnent ni les jouissances ni le bonheur! Oh! si elles voulaient s'y consacrer, elles verraient combien leur erreur est grande!

La solitude qu'elles redoutent serait vaincue par une activité constante, et l'ennui qui naît de l'oisiveté serait à jamais banni, bientôt elles éprouveraient ce charme indicible que l'on sent à être utile à sa famille et à la société. D'ailleurs l'isolement qu'elles redoutaient à tort ne serait plus à craindre, car la campagne, étant de jour en jour mieux habitée, offrirait promptement une grande partie des agréments des villes, sans en avoir les inconvénients.

Dans un prochain numéro nous commencerons nos articles sur l'horticulture.

PERRAULT DE VARENNES.

## LE GÉNÉRAL LA MORICIÈRE.

### I.

Les journaux d'outre-mer viennent de nous apprendre que le général La Moricière a reçu du Saint-Père le commandement de son armée. Pour tous ceux dont l'esprit croit à l'influence d'un nom glorieux et populaire, cet événement doit être une puissante garantie de sécurité en faveur de la cause pontificale. La Moricière n'est pas un soldat d'aventure ou un artisan né d'hier dans le métier des batailles. Vétéran de la gloire, il a déjà fait ses preuves dans les rangs de l'armée française à l'école du maréchal Bugeaud et il se présente sur la scène, le front chargé de couronnes et arrosé par le triple baptême du courage, du mérite et du triomphe. Les annales de la conquête algérienne disent hautement quelle part éclatante il a prise au succès de nos armes sur ces fertiles plages, et dans un voyage que nous avons fait nous-même, il y a peu de temps, au sein de la colonie, nous avons souvent écouté le zouave, dans les récits du bivouac, redire avec quel intrépide enthousiasme, il conduisait ses bataillons à la victoire, toujours le premier sur la brèche et payant de sa personne comme le dernier de ses soldats.

Il était, dit l'histoire, un de ces hommes qui ouvrent les chemins où doivent marcher les autres. Il lui avait suffi d'un coup-d'œil jeté sur l'Algérie pour la deviner, de rencontrer l'Arabe pour le juger et le connaître. Se familiariser avec les habitudes et la langue du pays fut pour lui l'affaire d'un moment. Entreprenant, courageux et passionné, il se distinguait encore par une profonde sagacité et une étonnante rectitude d'esprit. Nul plus que lui ne faisait bon marché du péril, mais il voulait que ce péril profitât à son pays. Il conçut le plus ingénieux et le plus utile des projets, celui de triompher des indigènes par la persuasion et la douceur. L'assimilation, tel fut son plan et le but autour duquel ne cessèrent de graviter ses efforts de chaque jour. Mais pour y parvenir, il fallait plus de constance et d'habileté, que pour terrasser des hordes sauvages d'ennemis et cueillir des lauriers sanglants. Il fallait se mêler aux Arabes, se ménager de fréquentes entrevues avec leurs chefs, les conquérir par la franchise et la courtoisie des manières, s'initier aux usages de la tente et aux démêlés des tribus, revêtir en quelque sorte la nature du peuple qu'on voulait dégrossir et civiliser. Ce résultat si difficile à obtenir sur une génération dont les instincts barbares doublés de fanatisme envisageaient la défense de leurs foyers comme une croisade religieuse, et qui luttaient plus au nom du croissant que pour l'honneur de leur drapeau, La Moricière par des prodiges d'intelligence et d'héroïsme l'a obtenu partiellement.

La reddition de l'émir Abdel-Kader, en portant le dernier coup à la puissance de l'Islanisme, ajoutait un nouveau fleuron à la couronne des Tuileries, et le héros de Constantine rêvait déjà à l'ombre de ses palmes, aux moyens les plus rapides de coloniser le territoire conquis, lorsqu'éclata tout-à-coup la révolution de mil huit cent quarante-huit.

EDOUARD SEMPÉ.

## MONUMENT DE STE. FOYE.

Nous avons vu, avec une profonde stupéfaction, au rez-de-chaussée du *Journal de Québec*, le projet de monument que l'on se propose d'élever aux braves qui ont succombé dans la dernière lutte de la France contre l'Angleterre avant la conquête.

D'après les indications du dessin, il ne s'agirait de rien moins que d'élever sur un certain socle, une certaine colonne plus ou moins innombrable, surmontée d'un certain Romain qui a un faux air de gladiateur, et qui devra probablement se trouver très étonné de couvrir de son épée et de son bouclier des héros morts dix-huit siècles après lui, avec lesquels, suivant toute probabilité, il n'a pu avoir aucune espèce de relations ni de parenté.

Et puis que signifient ces boulets et ces canons au pied de la colonne? Des canons et un gladiateur du temps des Nérons ou des Tibères, quel déplorable anachronisme!

Cela nous rappelle ce rapin facétieux qui, ayant eu à peindre les colères d'Achille aux pieds légers après l'enlèvement de Briséis, avait représenté sur sa toile le camp des Grecs et la tente fermée du fils de Pélée, devant laquelle se promenait majestueusement, l'arme au bras, un grenadier français orné d'une moustache et d'un bonnet à poils.

Nous aimons à croire que le comité chargé de l'exécution du monument, prendra ces remarques en considération, et suggérera à l'artiste un modèle moins rococo et plus conforme à la dignité nationale et aux grands souvenirs que doit rappeler cette grande tombe.

PAUL STEVENS.

## CHRONIQUE GÉNÉRALE.

N'est-ce pas chers lecteurs, n'est-ce pas chères et aimables lectrices que nous ne pouvions mieux inaugurer le premier jour de l'*Artiste* et la série interminable et folâtre des coqs-à-l'âne, tantôt gais tantôt sérieux qui doivent composer le tribut hebdomadaire de l'inflexible chronique, que dans ce beau, ce joli mois de Mai, qui voit fuir les neiges et renaître les roses?

C'est en vain qu'un poète doublement célèbre nous criera comme jadis à l'infortuné Du Perrier :

Mais il était du monde où les plus belles choses  
Ont le pire destin,  
Et rose il a vécu ce que vivent les roses  
L'espace d'un matin!

Nous n'acceptons pas ce présage, et bon gré, mal gré, nous sommes résolus à vivre. C'est une belle chose après tout que la vie, et comme nos parents ne peuvent nous la donner qu'une fois, nous ferons les plus louables efforts pour la conserver bien longue. Il y a assez de gens qui meurent sans que nous allions grossir la liste funèbre, et parfois, malheureusement, quelques-uns de ces vides sont irréparables : témoin la mort de Monseigneur Prince, premier évêque de St. Hyacinthe à qui la *Minerve* consacre la biographie suivante :

Mgr. Prince naquit à St. Grégoire, dans le district des Trois-Rivières, le 13 février 1804. Il fit de brillantes études au collège de Nicolet, et y occupa, avec distinction, une chaire de professeur. Il enseigna aussi au collège de St. Hyacinthe.

Ordonné prêtre en 1826, il fut successivement directeur du Grand Séminaire de St. Jacques, à Montréal, jusqu'en 1830, puis directeur du collège de St. Hyacinthe jusqu'en 1840.

En l'automne de cette même année 1840, il vint à l'évêché de Montréal et fut installé chanoine titulaire de la cathédrale de Montréal, le 21 janvier, par Mgr. de Forbin-Janson évêque de Nancy, avec Messieurs Mansseau, Hudon, Truteau, Lavoie et Paré.

Il fonda les *Mélanges Religieux* et en fut le premier rédacteur. Il alla ensuite à Kingston, aider Mgr. Gaulin. Par son influence, son zèle infatigable, il réussit à fonder dans cette ville un couvent des Sœurs de la Congrégation. Quelque temps après, il revint à Montréal où il favorisa Mde. Gamelin dans l'œuvre si importante de la fondation de la Maison de la Providence. Il fut le premier directeur de cette communauté.

Le Pape Grégoire XVI le nomma, le 5 juillet 1844, coadjuteur de Montréal et évêque de Martyropolis. Il fut consacré par Mgr. Bourget, accompagné de NN. SS. Turgeon et Powel, le 25 juillet 1845, en même temps que Mgr. Blanchet, évêque de Draza, qui est maintenant Archevêque d'Orégon-City.

En 1851, il fut député par la province ecclésiastique de Québec pour porter à Rome les décrets du 1er concile de Québec.

Le Pape Pie IX transféra Mgr. Prince à l'évêché de St. Hyacinthe le 8 juin 1852. Il fut le premier évêque de ce nouveau siège épiscopal, et en prit possession au mois de novembre de la même année.

En 1847, au retour d'une visite pastorale, il alla secourir, aux *sheds*, les émigrés irlandais malades du typhus et il fut atteint de la maladie épidémique dont il faillit mourir. Le saint évêque a toujours conservé

un germe de cette maladie jusqu'à sa mort qui a eu lieu samedi, le 5 mai dernier. Il était âgé de 56 ans, 2 mois et 22 jours.

Maintenant que nous avons parlé d'un évêque mort, parlons d'un évêque vivant et très vivant, pour la plus grande gloire de l'Eglise.

Tout le monde catholique sait avec quelle énergie et quelle éloquence Mgr. Dupanloup a défendu les droits méconnus du St. Siège. Ce prélat qui, par humilité, vient de refuser le bonnet de Cardinal, a su conquérir les sympathies de tous et l'admiration même de ses adversaires les plus implacables. Un des principaux organes de la presse française rapporte, à ce sujet, les détails d'une démonstration que nous transcrivons littéralement :

"Un grand nombre de catholiques de Paris ont voulu donner à Mgr. l'Evêque d'Orléans un témoignage de la profonde et respectueuse admiration avec laquelle ils l'ont suivi dans ses luttes pour l'Eglise et pour le droit.

"Une députation s'est donc chargée hier, (19 Avril, 1860), d'offrir à l'illustre prélat une croix portant cette inscription : *Bonum certamen certavi*. Le discours suivant a exprimé la pensée de tous :

"Monseigneur,

"La cause du Saint-Siège est celle de tous les catholiques, car de l'indépendance du chef de l'Eglise dépend celle de tous ses membres. Tel est le motif élevé que l'histoire, écrivant sous la protection de la Providence, assigne à la souveraineté temporelle des Papes. Le pouvoir temporel du Saint-Siège à Rome est la garantie de la liberté spirituelle des fidèles dans le monde entier.

"C'est cette cause de l'indépendance spirituelle que vous avez, Monseigneur, défendue par votre éloquence et affirmée par vos exemples. Par votre dévouement intrépide au centre de l'unité catholique, vous vous êtes montré fidèle aux traditions de l'Eglise de France qu'il vous appartenait de rétablir, quand on essayait de les dénaturer. En vous exprimant sur le passé avec la liberté de l'histoire, vous avez donné au présent une leçon et un modèle.

"Dans cette lutte, Monseigneur, vous avez été prêt à toute heure et contre tous les adversaires. Descendant de la chaire épiscopale, dont tous les échos ne sont pas libres aujourd'hui, vous avez suivi vos contradicteurs dans l'arène bruyante de la presse : cité par eux devant la juridiction commune de tous les Français, vous n'avez pas craint d'y comparaître, et, sorti vainqueur de ces deux épreuves, vous avez fait voir pour l'enseignement du monde, que l'Eglise, inébranlable dans le combat de la vérité, peut le livrer avec succès sur tous les terrains, et que là même où le temps l'a dépouillée des faveurs qu'elle tenait de la reconnaissance des peuples, pourvu qu'elle rencontre la justice, sa dignité n'a rien à perdre et son innocence n'a rien à craindre.

"Recevez, Monseigneur, en mémoire de ces services, le modeste témoignage de la gratitude de ceux qui sont heureux d'abriter sous l'autorité de l'Eglise et de son chef la dignité de leur conscience.

(*Suivent les signatures.*)

"Mgr. l'Evêque d'Orléans a été profondément touché de cette marque de sympathie qui lui était donnée par des hommes de toutes les opinions ; et, faisant un retour sur lui-même, il a dit avec une modestie charmante : 'Je ne méritais pas un tel hommage ; j'ai fait bien peu de chose pour l'Eglise, et je n'ai rien souffert pour elle.'

De semblables protestations sont bien éloquente et prouvent à l'évidence que si le sentiment religieux peut dormir quelquefois, il ne s'éteint jamais dans le cœur de ce grand peuple qui a été tour à tour appelé le fils aîné de l'Eglise et le soldat de Dieu.

Nous en voyons un exemple frappant dans le Général La Mcricière qui a été spontanément mettre sa vaillante épée au service du Saint Père et qui organise aujourd'hui, avec une rapidité tenant du prodige, les divers corps de l'armée pontificale. On lit dans le journal de Rome du 16 Avril dernier que "Son Exc. le général de Lamoricière, commandant en chef des troupes pontificales, a reçu diverses sommes qui lui ont été envoyées pour être employées à la solde des troupes et aux travaux de défense nécessités par les circonstances actuelles. Le général a prié le St. Père de vouloir bien nommer une commission pour recevoir ces offrandes. Le Saint Père, appréciant la délicatesse de ces offrandes et accédant à ses désirs, a désigné, pour faire partie de cette commission, LL. EMM. les cardinaux Wiseman, Villecourt et Reizach et Mgr. Ferrari, ministre des finances.

Les sommes envoyées jusqu'à ce jour à notre St. Père le Pape s'élevaient à 300,000 écus Romains et représentent l'obole des pieux catholiques de toutes les nations de la chrétienté.

Le mouvement imprimé par ce vaillant homme de guerre a été suivi par une partie de la noblesse française et nous n'avons pu apprendre, sans émotion et un noble orgueil qu'un descendant des Larocheffoucault était venu offrir au Pape treize canons rayés, son immense fortune et sa propre personne ne demandant pour toute récompense, que l'honneur de pouvoir servir en qualité de simple soldat.

Au moment où nous nous disposons à continuer notre chronique, ne voit-t-il pas chers abonnés, qu'un arrêt de l'imprimeur laconiquement motivé sur le défaut d'espace, vient malheureusement couper court à tout ce que nous nous proposons de vous raconter.

Nous aurions aimé à vous dire les tribulations des pauvres plaignants qu'un sort malheureux force à se rendre dans notre palais de justice dont l'entrée principale est aujourd'hui encombrée d'échafaudages partant du sol jusqu'à la voûte, de cordes et de débris de toutes espèces qui sont autant de pièges pour le voyageur imprudent, comme s'il n'y avait pas déjà assez de traquenards dans ce palais de Thémis, que les Anciens, qui s'y connaissaient, n'appelaient pas sans de sérieuses raisons la Déesse aux yeux louches.

Nous ne terminerons pas cependant, sans recommander à nos lecteurs et surtout à nos aimables lectrices une œuvre vraiment nationale ; la vie de M<sup>lle</sup>. Le Ber ou l'héroïne chrétienne du Canada. Dire que cet ouvrage est dû à la plume de l'Abbé Faillon, et qu'il sort des presses de M. J. Lovell, c'est croyons-nous le recommander suffisamment à tous ceux qui aiment le beau style et les belles impressions.

PAUL INN.

DÉDIÉE AUX DAMES DE L'UNION MUSICALE.

# LA SOLITUDE.

## REVERIE DU SOIR.

Par C. W. Sabatier.

Mais tout s'efface, et surpris de la nuit,  
Couché parmi des bruyères laineuses,  
Sur le courant des ondes orageuses,  
Je vais porter mon front chargé d'ennui.

CHATEAUBRIAND.

ANDANTE.

*Expressivo.*

pp

The musical score is written for piano and consists of six systems of two staves each. The key signature is B-flat major (two flats) and the time signature is 4/4. The tempo is marked 'ANDANTE'. The first system includes the instruction 'Expressivo.' and a dynamic marking 'pp'. The second system has a repeat sign. The third system includes the instruction 'Rallent.'. The final system contains two first endings, labeled '1e fois.' and '2e fois.', which lead to different conclusions of the piece.

First system of a musical score for piano. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 2/4. The music features a melody in the treble staff and a supporting accompaniment in the bass staff. The word "Finale." is written at the end of the second staff.

*Canto espressivo.*

Second system of the musical score. It continues the melody and accompaniment from the first system. The treble staff has a melodic line with some slurs, and the bass staff has a rhythmic accompaniment with chords.

Third system of the musical score. The treble staff continues with a melodic line, and the bass staff features a more active accompaniment with slurs and ties. The key signature remains two flats.

Fourth system of the musical score. The treble staff has a melodic line with some chromatic movement. The bass staff has a steady accompaniment with some chordal changes. The key signature remains two flats.

Fifth system of the musical score. The treble staff continues with a melodic line, and the bass staff has a more active accompaniment with slurs and ties. The key signature remains two flats.

Sixth system of the musical score. The treble staff continues with a melodic line, and the bass staff has a more active accompaniment with slurs and ties. The key signature remains two flats.



The musical score consists of six systems of two staves each (treble and bass clef). The first system includes a *Rallent.* marking. The second system includes a *lo tempo.* marking. The fifth system includes a *pp* marking. The sixth system includes a *Dble. al Segno §.* marking. The score features various musical notations including notes, rests, slurs, and dynamic markings.